

oscar coop-phane

DEMAIN

BERLIN

finitude

2013

première partie

L'éloignement des peines

Photo de couverture: Berlin, la Fernsehturm © marschoo/fotolia.

© Finitude, 2013.

I

Tobias n'est pas très grand. Il est brun. Il a une voix de folle et de petit garçon, comme s'il n'avait jamais guéri de son enfance. Il peut être excessivement calme, mais la plupart du temps, il s'agite comme un bon animal, pour fuir ses papillons noirs.

Il n'aurait pas pu vivre sans béquilles. Alors même si ça l'abîme, même si ça le détruit doucement, ça vaut mieux que de mourir tout de suite, noyé dans la Spree ou pendu à une ceinture.

Ce n'est pas qu'il n'a pas le courage de vivre, mais plutôt, qu'à force de se faire battre, il n'est plus fait pour ça. Les drogues le sauvent comme elles en tuent d'autres. Une destruction lente guidée par son instinct

de conservation. Ça empêche le passage à l'acte, le coup définitif et brutal qu'il se lâcherait sur la nuque.

L'enfance de Tobias a le tragique des faits divers. Son oncle l'a déchiré; des années de souffrance que personne ne voulait croire. Dès qu'il allait à Cologne, c'était la même histoire, il savait que l'Oncle le serrerait entre ses bras forts, qu'il en reviendrait un peu plus brisé. Mais il n'en parlerait pas, on ne l'avait pas cru la première fois; il était temps de se taire et de serrer les gencives. Ce ne serait qu'une semaine entre ses mains; il finirait par rentrer chez son père; on ne s'occupera pas de lui mais on ne lui fera pas mal. Il retournera à l'école, éloigné de l'Oncle jusqu'aux prochaines vacances. Quelques mois de tranquillité.

Tobias n'a jamais aimé les vacances.

On ne savait pas trop quoi faire de cet enfant qui à sept ans avait déjà essayé de se tuer, la tête dans le lavabo. On l'a envoyé chez sa mère, bien loin de l'Allemagne paternelle, à New York.

L'Oncle est mort à ce moment-là, quand on l'avait enfin éloigné de lui, quand Tobias commençait à être en âge de se défendre. Les contretemps de l'existence.

Aux États-Unis, la mère était aimante comme une mère peut l'être sur le tard. Les dés étaient jetés, l'enfance avait laissé ses marques. Elle ne savait pas bien comment s'y prendre avec ce fils qui doucement

devenait adulte. Elle ne savait pas où placer sa tendresse. Elle sentait que Tobias était brisé déjà, sans se l'expliquer. Alors, avant de partir travailler dans son aéroport, elle lui laissait toujours sur la table de la cuisine quelques billets et un bon plat à réchauffer, délicatement enveloppé d'aluminium. Elle ne savait pas quoi faire d'autre. De temps en temps, elle l'emmenait au cinéma.

Tobias parlait peu, comme s'il n'en avait pas éprouvé le besoin.

Tous les jours, il fallait se lever, aller à l'école, parler anglais, jeter délicatement le plat préparé dans la poubelle de l'immeuble pour que sa mère ne retrouve pas les restes, s'acheter un hot-dog ou une part de pizza au coin de la rue avec les dollars de la table de la cuisine.

Il marchait sur les trottoirs, puis il rentrait. Il attendait sa mère.

Discuter un peu de sa journée, manger encore et dormir, comme seule gratification.

Il survolait les gestes comme il accomplissait son existence.

Tobias était seul, mais surtout, il s'ennuyait.

Il aurait pu choisir les livres ou la musique. Il a choisi les stupéfiants. Peut-être parce qu'on lui en a proposés, peut-être que ça répondait plus à ses exigences. On croit qu'il y a du risque, que l'on va vivre en

dehors des autres, comme si une nouvelle partie du monde nous attendait.

Il a découvert des sensations inconnues, la perte de l'ennui, un plaisir chaud qui l'enveloppait de toute sa douceur. Il rencontrait des gens un peu comme lui, un peu différents pourtant. On l'aimait bien le petit nouveau, plus jeune que nous, assez drôle, toujours prêt à rendre service.

Car avant tout, Tobias cherche à vous faire plaisir. Ça passe par la came ou par la bouffe, par des cadeaux ou par des lettres.

Il n'a pas la drogue solitaire, c'est pour lui quelque chose que l'on partage comme de l'amour. On jouit ensemble, à l'écart des autres. Plus que la drogue, Tobias aime les drogués. C'est avec eux qu'il s'isole. On a nos petites habitudes, une vie bien rangée, une vie de petit-bourgeois, à la maison, autour du miroir. On ferme les rideaux, on est entre nous, bien casaniers. Les vieilles filles de la défonce se retrouvent et elles papotent; toujours les mêmes visages — on pose bien loin de ceux qui n'y croient pas. Il faut les fuir comme la peste les inintoxiqués.

Il est entré dans le cercle; il n'a jamais pu en sortir, peu importe où il s'asseyait. Toujours ce petit cercle-là, le monde clos de ceux qui croient vivre plus fort.

Lorsqu'il a eu vingt ans, il est venu rejoindre sa

sœur à Paris. Ils n'avaient presque jamais vécu ensemble. Quand Tobias a été envoyé à New York, la sœur, de trois ans son aînée, a écopé de la France, chez le grand-père. Quand on ne sait plus quoi faire, on écartèle les familles.

Même s'ils ne se connaissaient plus, il y avait entre eux cette force qui battait, le sang ou les souvenirs d'enfance, on ne saurait trop le dire. Plus que pour la retrouver, il est venu se sevrer. Elle n'en savait rien; elle l'a accueilli sans un mot, comme un frère.

Encore une nouvelle langue et de nouvelles rues à parcourir. Tobias s'est construit dans le déracinement. Il se sentait plus Américain qu'Allemand. Peut-être que la France, bientôt, lui conviendrait.

Ils habitaient un petit appartement de la rue Campagne Première. Tobias dormait sur le canapé — c'est une habitude qui ne l'a pas souvent quitté. Tous les jours, la sœur partait travailler. Tobias n'y comprenait pas grand-chose; au téléphone, elle parlait de réunions clients et d'intérêts à protéger. Le soir seulement, il l'attendait, comme il l'avait fait avec sa mère toutes ces années.

Ils menaient une vie paisible. La journée, Tobias découvrait la ville nouvelle. Il apprenait le français, il marchait dans les rues. Puis, parce qu'il ne savait quoi faire d'autre, il préparait le dîner. Le week-end, on allait au cinéma.

Tobias pensait à la drogue. La vie sobre avait quelque chose de fade. Il n'en parlait pas. Sa sœur sentait bien qu'il y avait une parcelle de brisée en lui puis, comme c'était venu, elle n'y pensait plus.

Elle a rencontré Stéphane ; il travaillait avec elle ; des amours de machine à café. C'a vite été compliqué pour Tobias de se sentir comme un frère au milieu d'un couple. On s'est lassé des sorties à trois, du petit frère dépressif qui dormait sur le canapé, de ce gentil garçon qui, en dehors des repas qu'il préparait, n'avait pas l'air d'entreprendre grand-chose pour dépasser le vide de son existence.

Tobias énervait Stéphane par sa mollesse. Bon dieu, c'était un homme maintenant, il fallait qu'il travaille, qu'il trouve un appartement. On ne reste pas sur le canapé de sa sœur toute sa vie ; on ne prépare pas des potages comme une bonne-femme entretenue. Allez mon petit vieux, du nerf. Il faut se battre avec la vie, monter les échelons. Après on s'installe au coin du feu, mais avant il y a la course. Et on transpire, on s'essouffle et on transpire. Tu connais Paris maintenant, tu sais comment ça marche. Trouve-toi une place. Bouge-toi les muscles. Tu te feras bouffer sinon. Si on ne se débat pas, on se fait bouffer. Une petite proie bien tranquille allongée sur son canapé. Je connais des gens, on va te trouver une place. Mais si t'as pas envie, je peux rien faire. C'est la guerre

fiston. C'est la guerre, si tu cours pas, on te canarde. Évite les trappes, saute dans les trous et rampe. C'est pas trop tard, tu peux t'y mettre. Je te dis ça parce que je t'aime bien. Et j'aime ta sœur. Et tu vois, t'avoir entre nous deux, ça nous sépare. J'ai pas envie de ça. Faut que tu fasses ta vie maintenant. T'es un homme, sers-toi de tes jambes. Il faut courir. On s'essouffle et on transpire — on s'essouffle et on transpire.

Aller, maintenant on va goûter ce que t'as mijoté aujourd'hui. T'es un bon garçon. Je t'aime bien tu sais. Et j'aime ta sœur.

Stéphane dégoûtait Tobias comme il l'attirait. Il avait l'air si fort, comme si les peines glissaient sur sa peau. Non, les malheurs de la vie n'avaient pas d'emprise sur Stéphane. Il se tenait debout, fier comme un grand gaillard, le soldat aux cheveux courts. Tobias c'était le réformé de vocation, le pied-bot de l'existence. Il lui fallait des béquilles pour faire son chemin.

Et, puisque c'est toujours le soldat qui l'emporte, Tobias a dû se lever du canapé. Il a trouvé une petite mansarde rue des Écoles, une place aussi dans un café du boulevard Michel.

Au début, ils se foutaient bien de lui, les collègues. Tout efféminé, comme s'il était pédé. Ça oui, il l'était, mais il ne pouvait pas leur dire.

Il ne savait pas bien quoi leur raconter. C'étaient des

hommes comme Stéphane. Aguerri contre la vie, fiers de leur costume et de leur assiette. Et ils parlaient des mignonnes qu'ils baisouillaient et Tobias se sentait seul. Il travaillait, il s'emmerdait. Un quart Vichy et deux cafés ; l'addition pour la huit ; un crème et deux chocolats ; l'addition pour la huit, l'addition pour la huit.

Et tous les jours il enfilait son gilet noir tout plein de poches pour mettre les pièces, il portait son plateau en alu, il décapsulait des Ricqlès et des Cacolac. Il gagnait plutôt bien sa vie, ses heures et les pourboires, payé le jour même et en liquide s'il vous plaît. Il comprenait vite, il travaillait fort. Alors, les collègues ont commencé à bien l'aimer, même s'il ne venait jamais boire des coups après le service.

Une fois pourtant, il est venu. On avait passé une sale journée. Parce qu'ils étaient tous venus se jeter des cappuccinos avec des minettes. Tous ceux qui ont l'air de ne jamais travailler.

À la fin du service, on allait dans un autre rade rue d'Assas. Le patron ne faisait pas payer et on pouvait espérer cueillir une mignonne. Et là c'était Picon bière et cocaïne. Alors Tobias a remis une paille dans son nez ; bien loin des copains de New York, avec les collègues, mais toujours pour se sentir vivre, pour ne plus y penser, pour se sentir fort comme Stéphane.

Ils se sont bien poilés ce soir-là, rue d'Assas.

Il était un peu retombé mais il ne s'en souciait pas. Il avait enfin quelque chose à partager avec les collègues, avec Maurice, Paulo et Gégé. Il se sentait appartenir à un groupe et bon dieu ce que c'était bon ! La vie s'écoulait comme ça, entre la mansarde de la rue des Écoles et le troquet du boulevard Michel, au rythme de ses prises.

Dans l'immeuble de la rue des Écoles, escalier C, au dernier étage, celui des mansardes et de la misère, là où on chie tous ensemble, sur le palier, Tobias s'était lié d'amitié avec son voisin le plus proche.

Jérôme n'avait pas l'air de travailler. Il se levait tard, il écoutait de la musique. Tobias l'entendait bien, à travers les murs, pendant ses jours de repos. Cet homme-là avait une vie bien différente ; on sentait qu'il avait du temps et des plaisirs.

Peut-être grâce au rapprochement des cloisons, Tobias et Jérôme sont devenus amis. Ils buvaient des verres ensemble, chez l'un ou chez l'autre. Pour la première fois de sa vie, Tobias parlait à cœur ouvert — pour la première fois aussi, on l'écoutait.

Un soir, alors qu'ils buvaient de la grappa, Tobias a proposé un peu de cocaïne à Jérôme. Il a un peu hésité, puis il l'a fait comme ça, « si tu veux, j'ai un petit remontant, on en prend au boulot ». Jérôme a bien rigolé, « ah ! si j'avais su que t'étais là-dedans. Aller, offre-moi un trait, après c'est mon tour. » Oui,

il a bien rigolé, la cocaïne, c'était son gagne-pain.

Ils ont prisé toute la soirée, ils ont dansé un peu au rythme du tourne-disque de Jérôme, ils ont parlé vite, comme s'il y avait urgence à déplier toutes les pensées qui leur arrivaient au crâne en torpilles.

Les soirées grappa sont devenues soirées coco, chez l'un ou chez l'autre, à discuter, comme avant.

La came de Paulo et de Maurice était bien dégueulasse comparée à celle de Jérôme. Un jour, Tobias leur a fait goûter au boulot. Pas photo, c'était de la bonne. On ne sent plus ses dents, on a plein d'idées, on n'est plus fatigué de vivre.

Tobias et Jérôme se sont associés. Rien qu'au bistrot du boulevard, il y avait de quoi vendre.

Pour Jérôme, tout ça c'était provisoire. Il voulait partir loin de sa mansarde, à Montevideo, rejoindre la seule femme qu'il avait aimée. Il en parlait tout le temps. Ah, bientôt finie cette vie-là; le soleil et Luisa, une petite affaire qu'ils monteraient tous les deux, le goût de la liberté qui lui remontait dans la gorge. Mais il fallait payer le billet d'avion et puis de l'argent pour là-bas, histoire de ne pas arriver les poches vides.

Luisa, il ne l'avait vue qu'une semaine avant qu'elle ne retourne dans son pays. Mais tout de suite, il l'avait su, cette femme-là, il l'épouserait.

Pas de Luisa pour Tobias, mais ça lui plaisait bien de gagner un peu d'argent — peut-être qu'un jour il pourrait déménager.

C'était facile. Jérôme s'occupait de l'acheminement — il avait des contacts — puis les clients réguliers, ceux qu'il voyait depuis longtemps. Tobias fournissait le café du boulevard, mais seulement les collègues ou les buveurs qu'il connaissait — fallait pas se faire pincer non plus.

Mine de rien, ils brassaient du monde tous les deux. L'argent rentrait vite. Le boulot n'était pas désagréable, quelques poignées de main et autant de drogue qu'on voulait, comme si on n'avait jamais pu la finir. Tobias travaillait moins au café du boulevard. De temps en temps il voyait sa sœur. Elle allait épouser Stéphane. Ils voulaient des enfants.

Puis, comme Tobias n'avait pas de Luisa, Jérôme a décidé de lui en trouver une. Ça suffisait d'être seul, comme ça, tout le temps.

Tobias a eu bien du mal à expliquer à Jérôme qu'il aimait les garçons, que c'était un Louis qu'il lui fallait. Mais Jérôme, ça ne lui posait pas de problème. Lui, par exemple, il aimait les deux, les filles et les garçons.

Alors, il a emmené Tobias dans les bars homos. C'est un nouveau monde qui s'est ouvert, celui du sexe

facile et brutal; la défonce, les corps humides, ces mains qui le touchent et qui l'agrippent, comme ça, dans tous les coins; des sexes droits et des bras forts.

Ils vendaient un peu de cocaïne là-bas, mais surtout, ils baisaient jusqu'à n'en plus pouvoir; ils prenaient les sexes et les culs à en vomir.

Tobias se sentait calme. Dès qu'il s'ennuyait, il filait dans ces bars-là; on le reconnaissait, il adhéraît au milieu. Une ambiance un peu secrète, le sentiment d'appartenir à une scène et surtout la rage qu'il expulsait au milieu de tous ces corps dénudés, remonté à bloc pour assouvir ses plaisirs — oui, tout ça, l'ambiance, le sentiment et la rage, lui donnaient comme de la sagesse, la sagesse de l'homme calme. C'est dans ces bars puants, saturés de violence, de transpiration, de brutalité et d'amours que Tobias a découvert que les autres pouvaient le réjouir, qu'il n'y avait pas que la défonce pour faire frétiler son âme. Les autres, les corps pouvaient aussi y participer, à l'usage des plaisirs.

Sa vie commençait à lui plaire. Il avait cette impression étrange, comme au retour d'un voyage — on sent qu'on est changé, on voudrait tout raconter, mais les mots ne viennent pas, les autres ne comprendraient pas. Il se sentait vivre pour quelque chose. Peu importe que ce soient les culs et la défonce, il avait trouvé une place, un fauteuil où s'asseoir. Il se sentait

légitime parmi les autres. Oui, il devait s'asseoir sur ce coussin-là, personne ne lui reprocherait. C'est un sentiment incroyable que de savoir que l'on a trouvé son espace. Il est là, on le touche — pas du bout des doigts, non, à pleine main, puisqu'il nous appartient.

Les jours coulaient vite, dans les bars à partouze, au café du boulevard, dans sa mansarde. Il empoignait des sexes, il portait un plateau, il préparait des petits sachets de cocaïne. Il aimait être seul devant la balance digitale. Un bon tas à sa gauche, un couteau et des morceaux de plastique. On fait un gramme, toujours un peu moins — c'est les affaires. On ferme le plastique avec son briquet. Et cette petite boule-là, c'est tout de suite l'argent qu'elle représente. On fait des calculs, on est à l'abri. On a plein de petites boules en plastique, on les mettra dans sa poche et on les vendra. C'est la matière première.

Ah que c'était bon de payer son loyer sans s'en soucier, de boire les verres qu'il voulait, où il voulait, de s'acheter des cigarettes sans compter les pièces.

Bientôt, il n'a plus travaillé au café du boulevard que les week-ends. Le vendredi et le samedi, c'est là qu'il y avait le plus de clients pour les petites boules en plastique. À la fin du service, il allait faire un tour rue d'Assas avec Maurice, Paulo et Gégé. Il prisait un peu avec eux et puis là-bas, il y avait d'autres clients, c'était encore de l'argent qui rentrait — comme les

cailloux de Molloy, il plongeait les billets dans sa poche gauche, il sortait une boule en plastique de sa poche droite — un cycle éternel. Il avait aussi l'impression de leur faire plaisir ; il vendait un peu de bonheur. N'en prenait-il pas, lui, de ce bonheur-là, autant qu'il pouvait ? Il partageait ça avec eux, la petite excitation artificielle, le réveil de l'âme. Ah, il aurait voulu être comme ça tout le temps, sans avoir à se coller une paille dans le nez.

Un lundi soir, dans un des bars à partouze, il a rencontré Victor. Ils ont baisé furieusement. Seulement, cette fois-ci, avec Victor, il était rassasié. Il n'avait pas besoin d'aller voir d'autres culs, de se faire pénétrer par d'autres sexes. Il était comme rempli de Victor. Ça lui suffisait. Leurs corps se complétaient comme s'ils avaient pu parler entre eux, comme si cette aisance les dépassait.

Victor avait trente-cinq ans, une dizaine d'années de plus que Tobias. Ils ont échangé leurs noms. Tobias n'avait pas de téléphone ; il a noté le numéro de Victor.

Ils se sont séparés en s'embrassant timidement devant le bar où ils s'étaient rencontrés, comme s'ils avaient voulu recréer la gêne d'une rencontre moins brutale, comme s'ils n'avaient pas déjà baisé dans ce bar puant, saturé par les corps.

— Tu m'appelleras ?

— Oui. Il faut que tu attendes un peu.

Le jour se levait. Il faisait froid, mais d'une manière agréable. Tobias fumait. Il marchait lentement — il était transporté. Alors qu'il rentrait chez lui après cette nuit particulière, on pouvait voir, en observant bien son visage, un mince sourire se dessiner sur ses lèvres. Pas un sourire d'ivrogne, non, quelque chose du bonheur que l'on approche. On le sent, il est là ; on pourrait presque le toucher, le bonheur de l'envoûtement.

Un petit sourire nostalgique. Et il le sentait creuser ses joues ; il se regardait marcher dans les rues, la silhouette seule, mais déjà comme si Victor lui manquait.

Il était presque sept heures quand Tobias arriva rue des Écoles. Tout au long du trajet, le petit sourire ne l'avait pas quitté. Il retomba d'un seul coup quand, au pied de son immeuble, il aperçut Jérôme, menotté, se faire conduire dans un fourgon de police.

Leurs regards se sont croisés. Jérôme lui a fait comprendre qu'il fallait qu'il s'en aille. S'il le rejoignait, ça ne changerait rien. Ils tomberaient tous les deux, et après ?

Tobias a obéi. Il est passé une dernière fois devant

l'immeuble et il a continué à marcher. Il a continué,
c'est tout.